

LES CAUSES...

Le même spectacle se renouvelle au lendemain de chaque attentat. Dès les premières dépêches nous apprenons la mort de quelque imposant personnage, un vent de folie souffle sur le monde bourgeois, et les journalistes, pour faire leur vilaine besogne en conscience, vont donner un corps aux élucubrations malades de ces pauvres têtes sans cervelle du tiers-état. Les uns vont proposant de nouvelles vêpres siciliennes dont les anarchistes feraient tous les frais; les autres, qu'émeut sans doute la vue du sang, proposent de les reléguer, nouveaux robinsons, dans quelque île déserte où ils puissent procéder à l'application de leurs «*vaines théories*». D'autres voient dans une seconde conférence de Rome, avec tout un corollaire de lois d'exception, comme s'il en manquait, le remède unique et propre à paralyser l'action de la «*secte homicide*», et quelques policiers du cru, pour donner un nouveau lustre à leur patrie, lancent déjà, comme un ballon d'essai, le nom de la ville de Berne pour ces nouvelles assises policières. Pauvres hères, heureux Kronauer!

D'aucuns, se piquant de philosophie, dissertent sur les théories anarchistes qu'ils ne connaissent point, pour aboutir, en manière de conclusion, à la plus étrange déformation. Pour les uns et pour les autres les éléments d'un vaste complot sont connus et ne font aucun doute et, faisant des plus incroyables faits divers un imbroglio digne d'un feuilletonniste genre Zaccane, nous parlent, non sans gravité, de l'«*école de Pater-son*», où s'élaborent les complots, et de l'école de pyrotechnie anarchiste de Barcelone, où se préparent et s'arment les individus désignés à cet effet. Toujours l'événement a démenti ces racontars idiots; de tous les attentats anarchistes, et ils sont nombreux, aucun n'a pu aboutir, devant les tribunaux, à la démonstration d'un complot ni même à une simple indication dans ce sens. Toujours les individus ont agi seuls, sans parler à âme qui vive de leurs projets ou de leurs intentions, et c'est ce qui fit leur force.

Habitué à la basse platitude, les cuistres du journalisme ne peuvent admettre qu'un individu se lève et devienne justicier. Ce fut cependant le cas de tous. La tête de Vaillant venait à peine de rouler dans le panier, jetée par Carnot - instrument docile dans la main des jésuites, - que Caserio rêvait, pendant les heures d'un travail écrasant, de punir à son tour le crime du gouvernant et, laissant un jour son labeur inachevé, il s'élançait sur la route de Lyon, brûlant les étapes, sans argent, se nourrissant du pain emporté. Pendant que le petit-fils du conventionnel Carnot roulait sa pléthore dans les carrosses de la *République française*, acclamé par un peuple d'imbéciles et de faméliques, lui, le justicier, les pieds ensanglantés par sa marche rapide, le ventre creux, arrivait enfin à Lyon et accomplissait son œuvre. Pour lui aussi l'on a voulu voir dans son acte si simplement accompli le résultat d'un complot, et devant l'impossibilité de lier ensemble quelques indices suffisants on dut se rabattre alors sur l'incitation des quelques brochures trouvées à Cette (*) dans la soupente de l'ouvrier boulanger.

Les tortures des anarchistes enfermés dans le fort de Montjuich, qui domine Barcelone davantage pour l'écraser que pour la défendre, décidèrent de la mort de Canovas, le ministre responsable d'un pareil crime. Au récit de ces atrocités, le besoin de justice imposa à Angiolillo la réparation nécessaire, et Canovas, la tête trouée d'une balle, paya la dette que sa cruauté lui avait fait contracter.

Les massacres de Milan armèrent le bras de Bresci. Celui qui n'avait su faire pour son peuple que d'abattre les fusils de ses soldats sur une foule désarmée, ce roi thésauriseur, accaparé par les soins de gérance de son immense fortune, qui ne voyait dans ses sujets que matière à faire suer de l'or pour son apothéose de roi parvenu, devait aussi payer de sa vie la férocité de ses sentiments. Telle fut la genèse de tous les attentats. Celui de Buffalo n'échappe pas à la loi générale.

Malgré les clameurs de la valetaille engraisée parla ploutocratie internationale, malgré les mensonges, malgré toutes les sottises débitées par les journaux bourgeois, malgré les pleurs de Tartufe et les gémissements des élus du suffrage universel, qui voient dans la mort d'un président, nommé par le peuple, comme une menace pour leur propre déité, en tous cas, comme une preuve du mépris dans lequel est tombé le

(*) Ancienne écriture du nom de la ville de Sète. (Note A.M.).

suffrage universel, malgré le débordement d'injures sans pareilles, de turpitudes sans nom, une chose demeure certaine, indéniable, c'est la corrélation intime de l'attentat avec les trusts et la grande grève des aciéries qui en a été la résultante.

MacKinley, qui fut l'homme lige des grands capitalistes américains, des Moore, des Pierpont Morgan, des Rockefeller, des Hanna, qui mit les milices des États à la disposition de ces grandes canailles pour les défendre contre les travailleurs revendiquant le simple droit d'association, est tombé frappé d'une balle pour l'appui que, dans la première fonction de l'Union, il avait apporté aux faiseurs de trusts, aux accapareurs. Avant la révolution française, avant l'assemblée des États généraux, ces hommes, que les historiens calomnient en les appelant des «*brigands*», s'étaient levés, et parmi ces accapareurs de blé quelques-uns expièrent à la lanterne le crime d'avoir voulu affamer le peuple. Ces brigands, que Michelet lui-même dénigre, n'en furent pas moins les premiers initiateurs du peuple en lui rendant l'énergie qu'un long régime de compression avait émoussée; ils lui tracèrent la voie révolutionnaire qui aboutit à la prise de la Bastille et à la révolution.

Plus d'un siècle s'est écoulé, et sous un gouvernement à l'étiquette républicaine le même banditisme règne, les peuples sont affamés par des accapareurs et c'est le président de la république qui, abusant de ses prérogatives - ce qui prouve que la république n'est qu'un mot - couvre de sa fonction les crimes d'une poignée de capitalistes.

Tous les produits nécessaires à l'alimentation et à la vie, le blé, le sucre, les huiles, les anthracites, les filés de coton, tout ce qui peut être accaparé et jeté ensuite sur le marché, servirent à la formation des syndicats de financiers qui organisèrent ensuite des trusts. La petite industrie, ruinée au profit de la grande, les travailleurs, véritable troupeau, n'ayant pour ainsi dire plus qu'un patron, qu'un débouché pour offrir leur main-d'œuvre et leurs forces, l'étranglement du consommateur, voilà le résultat immédiat. Le trust des aciers formé par la mise en valeur sous une même direction de nombreuses fabriques de tôles d'acier, de tubes, de boulons, possesseur des mines de fer avec plus de 200 hauts-fourneaux, occupant plus de 385.000 ouvriers, fut l'œuvre de quelques capitalistes avec Pierpont Morgan en tête. La grève dite des aciéries eut pour cause l'interdiction faite aux travailleurs de faire partie de l'*Union ouvrière*, du syndicat de leur profession. Jamais grève plus formidable n'éclata; 200.000 travailleurs y prirent part et firent le sacrifice de plusieurs semaines de chômage. Malheureusement, en Amérique, comme ailleurs du reste, l'ouvrier croit encore à la lutte sur le terrain légal, il veut avoir l'opinion bourgeoise avec lui, et malgré tous ses efforts dans ce sens il n'y arrive pas, puisque, dans cette grève, on lui reprocha de n'avoir pas observé les clauses du contrat qui le liait avec la Compagnie et qui spécifiaient son éloignement de toute organisation ouvrière, syndicale ou autre. La voilà la tartuferie bourgeoise dans toute sa beauté! Les travailleurs américains eurent aussi la faiblesse de laisser pénétrer dans leurs rangs les gens d'église, élément toujours dissolvant et couard et prêcheurs de résignation, dont les prières montaient au ciel à l'ouverture des meetings des grévistes et paralysaient à l'avance les résolutions énergiques qu'eussent pu prendre les victimes du capitalisme. En Amérique, comme ailleurs, les endormeurs ne manquent pas et toutes les grèves eurent les leurs. Celle de Pittsburg ne pouvait y manquer. Staffer, le chef de la grève, craignait, comme tous les chefs, les responsabilités et énervait les grévistes par son irrésolution. Les travailleurs durent reprendre le travail sans avoir rien obtenu. Déjà en 1882, les esclaves du capital, qui étaient alors la chose d'un Carnegie, aujourd'hui passé grand philanthrope aux yeux de la bourgeoisie mais demeuré grand exploiteur aux yeux du peuple, s'étaient mis en grève au nombre de 150.000. La bataille avait été chaude, alors les grévistes s'étaient emparés des usines défendues par la milice et les «*pinkertons*», sorte de police composée de mercenaires, du nom de son chef et directeur, payée par les capitalistes pour la défense de leurs personnes et des usines; les fusils de la troupe firent merveille à la lueur des incendies de quelques ateliers. Si les travailleurs durent reprendre alors leur collier de misère ils avaient du moins montré à Carnegie qu'ils n'étaient pas prêts à une docilité moutonnaire.

Aujourd'hui, après des semaines de lutte, les travailleurs ont dû rentrer dans les usines, la tête basse; des centaines de milliers de personnes, femmes et enfants ont souffert de cette grève fomentée par la canaillerie capitaliste. Les ouvriers ont pu voir comment MacKinley défendait les intérêts de la ploutocratie industrielle et comment il comprenait l'ordre bourgeois. Mais Colzgosz s'est levé et MacKinley, le protecteur des trusts, l'homme des tarifs prohibiteurs qui ont permis l'éclosion de ces vastes monopoles mobilisant en une seule année, par des trusts de tous les produits, plus de 30 milliards, MacKinley, le représentant de la ploutocratie, est mort frappé d'une balle à l'heure même où il triomphait bruyamment.

Les journaux nous ont bien rapporté l'effarement de la classe bourgeoise, mais plus intéressant serait

pour nous de connaître la mentalité des travailleurs américains et de savoir comment, en particulier, les grévistes des aciéries ont reçu la nouvelle de ce coup de foudre.

Comme qu'il en soit, à l'heure actuelle la grande préoccupation en Amérique est de disculper MacKinley et le gouvernement de l'Union d'accointances avec les pires accapareurs. Rosevelt, le nouveau président, a jeté, quelques jours après la mort de son prédécesseur, un blâme contre les trusts qu'il a qualifié d'astucieuses spéculations. Paroles de gouvernants qui, demain, seront déjà lettre morte, sans doute, mais qui n'en montrent pas moins que le gouvernement américain sentait le besoin de marquer au peuple son indépendance vis-à-vis des grands faiseurs de misère de la ploutocratie.

Il n'est pas jusqu'au bilan de la fortune du mort qui ne vienne plaider non-coupable. Ce n'est pas pour Colzgosz que la presse réclame des circonstances atténuantes, il s'en passe facilement, mais bien pour celui qui fut, quoi qu'on en dise, le protecteur des accapareurs et qu'en cette qualité il couvrait de sa fonction.

Ainsi les attentats contre la vie des peuples sont punis à leur tour en la personne de ceux qui les perpétrèrent. En ceux que les pleutres du journalisme nomment des fous ou des imbéciles, le peuple reconnaît ses vengeurs. Salis par des valets de bourgeois ils seront glorifiés dans la suite par le peuple même pour lequel ils avaient fait le sacrifice de leur vie. Comme les «*brigands*» précurseurs de la révolution française, salis par les historiens bourgeois, les «*criminels et les fous*» anarchistes rendront au peuple la confiance en sa force et le prépareront efficacement aux luttes futures que rendent inévitables les nombreux attentats contre la vie des populations que fomentent, tels les accapareurs d'avant 1789, la canaille toute puissante du capitalisme international.

Elle peut tenter une diversion en criant: *A l'assassin!*, les victimes des trusts et des monopoles ne s'y tromperont pas et depuis longtemps le nom de MacKinley sera mort sur les lèvres des travailleurs américains, que le nom de Colzgosz y volera encore comme celui d'un justicier, non pas pour avoir tué un homme mais pour avoir frappé à la tête une classe d'exploiteurs gorgée d'or et de richesses dérobées au peuple et jamais rassasiée.

Georges HERZIG.
